

LE COFFRET D'EBÈNE.

ESQUISSE DE MŒURS.

(Suite et Fin.)

—J'y ai songé, mais . . .

—Que vous manque-t-il ?

—Vous ne le savez que trop : l'argent.

—Avec une bonne réputation et une intelligence éprouvée, on en trouve.

—Pas aussi facilement qu'il vous plaît de le croire.

—Peut-être ? Combien vous faut-il ?

—En limitant sagement mes opérations, il me semble qu'un premier fonds de cent mille fr. me suffirait.

—Vous les avez.

—Que voulez-vous dire ?

—Je puis encore, malgré la gêne que m'a causée l'entêtement de ce maudit baron, le plus intraitable de tous les créanciers de mon oncle, réaliser cette somme dans un assez bref délai, et je la place entre vos mains.

—Mille remerciements, monsieur Arthur, je suis heureux et fier de votre généreuse proposition, mais je ne puis l'accepter.

—La raison, s'il vous plaît ?

—Je ne souffrirai pas que vous compromettiez ainsi la majeure partie de ce qui vous reste dans une entreprise hasardeuse.

—Hasardeuse ! dites-vous ? Les affaires de banques ne m'apparaissent pas sous un aspect aussi effrayant qu'à vous, mon cher monsieur. L'honnête homme qui sait borner son ambition et se contenter d'un gain médiocre opère presque toujours à coup sûr. Une catastrophe peut déjouer les calculs les plus sages, mettre en défaut la prudence la plus minutieuse, mais ces vicissitudes du sort ne menacent-elles pas également toutes les spéculations humaines ? L'incendie dévore des maisons, la terre engloutit des villes entières, l'inondation emporte les moissons, faut-il pour cela que l'architecte cesse de bâtir, que le laboureur s'abstienne d'ensemencer son champ ?

—Votre confiance est contagieuse, dit M. Pingrez ; je sens qu'elle me gagne, Réfléchissez encore pendant quelques jours, et, si vous persistez dans votre résolution, j'essaierai. Mon zèle fera le reste.

—J'ai réfléchi suffisamment et je persiste.

—Mais rappelez-vous que je n'ai qu'une seule garantie à vous offrir, ma probité.

—Où en trouverais-je de plus solides ?

—Qu'il soit donc fait selon votre volonté, et puisse cette résolution être heureuse pour tous deux !

—Elle le sera, répondit Arthur, et j'en doute si peu que j'ai hâte de vous voir à l'œuvre. Aussi, vais-je m'empresser de réaliser une bonne partie, sinon la totalité de la somme nécessaire.

Arthur, en effet, ne tarda pas à tenir sa parole, et cette ardeur à seconder les projets de M. Pingrez fut d'autant plus louable que, malgré les vives instances de ce dernier, il refusa d'être associé aux bénéfices de son entreprise, et ne voulut recevoir que l'intérêt légal de son argent. Il se destinait à la carrière politique, non par une ambition vulgaire ou dans un but de fortune, mais avec l'intention honorable et malheureusement trop rare de consacrer l'indépendance que sa position lui assurait et les connaissances qu'il s'efforçait d'acquérir au service de son pays et au bien-être de ses concitoyens. Bien différent de tels jeunes hommes d'état improvisés qui n'ont jamais étudié la politique que dans les coulisses de l'Opéra, il était résolu à ne prendre part aux affaires publiques qu'après en avoir exploré les difficultés et s'être formé une opinion mûrement réfléchie sur les questions fondamentales, qui sont de tous les temps, et sur les questions accessoires qui sont plus particulièrement du domaine de notre époque. Les exigences de ce travail d'autant plus difficile qu'Arthur avait plus de netteté d'intelligence que de vivacité d'esprit, ne lui laissant pas le loisir de coopérer efficacement à l'entreprise de M. Pingrez, il eût répugné à son excessive délicatesse de participer aux fruits d'un labeur auquel il devait rester étranger. En outre, l'appui qu'il prêtait à l'ancien commis de son oncle était un acte de reconnaissance et ne pouvait passer pour tel qu'à la condition d'être empreint d'un véritable désintéressement.

III.

DEUX SYSTEMES,

Nous retrouvons trois mois plus tard les deux amis déjeunant ensemble chez le nouveau banquier et causant avec une familiarité expansive.